

Jean-Claude Simonet

L'Ami anglais



La première fois où j'ai vu David, c'était sur le quai de la gare de Montceau-les-Mines, où arrivait le train de Dijon. Peut-être ce dernier les avait-il d'ailleurs déposés à l'embranchement de Montchanin et avaient-ils parcouru les derniers kilomètres par les deux gares rapprochées de Blanzky « gare » et Blanzky « Canal ». Ils arrivaient sans doute de là, dans une de ces petites « michelines » jaunes et rouges où le conducteur se trouve dans une cabine surélevée, telle une verrue mécanique qui confère à l'engin des allures de dirigeable à l'envers. Je dis il « les » avait déposés puisqu'il s'agissait d'un groupe d'une vingtaine de jeunes britanniques atterrissant littéralement au cœur même de la France, abasourdis par un long voyage et plus encore du spectacle « so frenchie » de familles françaises elles-mêmes éberluées d'accueillir des jeunes gens venus de si loin. On peut sans exagérer dire que des papous les auraient au même point surpris.

L'attente anxieuse de ces familles des classes moyennes avait une seule origine : l'octroi du

correspondant adéquat, espérant que ce ne serait pas cet hurluberlu aux allures de voyou ou cette petite grosse aux allures de dinde qui gloussait au premier rang, sentiment que mon père et moi-même partageons.

Je le vis, au dernier rang de la file de jeunes anglais, tellement plus grand que tout le monde : il avoisinait le 1m 95, était coiffé avec une frange qui cachait un front boutonneux dont je devinais qu'elle devait quelque chose aux Beatles, sans pour autant connaître mieux ce groupe qui allait devenir mythique. Je ne savais pas encore qu'en même temps se constituerait une relation qui commençait là, sur ce quai, sans tambour ni trompette mais avec la surprise réciproque de la rencontre. Surprise décalée et causée par des motifs différents : une sorte de méfiance de mon père se demandant, au vu du garçon que le sort nous avait désigné, quel « zoulou » il accueillait, examinant la tenue vestimentaire de David, surpris en premier lieu par ses chaussures, immenses car relatives à sa taille et pointue à la mode « rocker ». J'en étais pour ma part aux espadrilles, ignorait le « jean », les coupes de cheveux à la mode et découvrait ici l'« autre » dans son « inquiétante étrangeté ».

Sa surprise à lui devait provenir de la rencontre avec ces deux rustauds Montcelliens, plutôt mal « gôgnés », engoncés dans des vêtements bon marché et sentant la France profonde et un tantinet franchouillarde.

IL, David WHITEHURST... !

Tous les anglais ne s'appellent pas SMITH et, ce nom là, je l'avais jugé imprononçable, d'autant qu'il ne recouvrait aucune dimension réelle ou factuelle. Bien sûr, je savais que White signifiait blanc, mais j'ignorais tout de Hurst. Hurst signifie mal ou blessure (mais je l'ignorais) et d'ailleurs qu'aurais-je fait de ce « blanc-mal », « blanche blessure », « mal blanc »... ? Ma candeur n'avait d'égale que mon ignorance et m'a sans doute conduit à ne jamais me débarrasser de cette vision d'un nom complexe : au fond j'ai été touché par le côté mystérieux de ce nom à jamais hermétique, la représentation ayant toujours été plus forte que la raison.

Son nom, je l'avais connu avant de le rencontrer, au moment de la constitution des démarches d'échange. Le censeur du lycée de Montceau, M. Buatois, ancien professeur d'anglais, ayant des accointances avec Derby en Angleterre, avait eu l'idée d'organiser un échange linguistique : ce n'était que très normal, voire ordinaire au vu de son passé et de ses compétences mais, ce qui le

fut moins, c'est d'abord cette idée saugrenue qui me poussa à demander à mes parents de pouvoir y participer et, secundo, qu'ils acceptassent.

Il faut avouer que ce fut une révolution, au sens orbital du terme, un retournement : nous allions, dans une famille relativement fermée aux autres, nantie d'un dégingandé un peu niais comme je l'étais, accueillir un représentant de la perfide Albion... Heureusement pour mon père, qui avait un sens patriotique assez étroit, l'ennemi héréditaire nous avait soutenu pendant la seconde guerre mondiale. A ce titre, David était accepté.

Le montage du dossier fut long et peuplé d'embûches : le plus difficile, tel que je l'ai vécu, furent les appariements et les rejets. Habiter dans une maison sans salle de bains était rédhibitoire. Heureusement la maison que nous occupions en était nantie, depuis peu, et ce fut un point positif. Le second écueil résidait dans une recherche d'appariement « social » : il fallait pouvoir placer chaque postulant dans une famille qui correspondait peu ou prou au niveau social, financier, de la famille d'accueil. On procéderait de même aujourd'hui que l'on aurait affaire à la zélée justice pour discrimination.

C'est donc là que je découvris, à travers le dossier, l'existence de la famille Whitehurst, habitant Derby.

Aujourd'hui encore je me demande ce qui a pu me pousser à convaincre mes parents d'accepter cet échange qui, pour eux également, fut une plongée dans l'inconnu.

Si lointaine Angleterre

Car il ne faut pas oublier que, pour une famille montcellienne un peu casanière, l'Angleterre faisait figure d'antipodes.

Les premiers contacts furent rapides, échanges de noms dans un anglais balbutiant (me concernant) ; Cela aurait dû être le contraire mais David ne prononçait pas un traître mot de français et, sans aucun doute, notre propre français, celui de la bourgogne minière, mâtiné de parler paysan, de mots et locutions du nord, relativement aux échanges de population, était-il fort peu compréhensible.

« Viens dont-là mon chti'gars » lui dit vraisemblablement mon père, ce qui ne correspondait nullement à « Will you come with us at home, my dear... » vraisemblablement attendu par David.

Nous allions devoir l'un et l'autre (surtout moi...) passer d'une langue « mal » apprise à une langue pratiquée.

David, fatigué par un long voyage (en gros venir

de Derby à Montceau en cumulant bus, train et bateau prenait 24 heures...) répondait par des onomatopées, ne sachant d'ailleurs pas quoi répondre entre « yes » et « no », provoquant l'étonnement de mon père : « pourquoi qu'ô dit rien » me souffla-t-il en revenant à la maison dans la R8 familiale. Sans doute, dans sa vision extraordinairement optimiste de l'école, s'imaginait-il que, de mon côté comme de celui de David, nous maîtrisions parfaitement la langue de l'autre. Il devait vite déchanter, mais on verra par la suite que David aura su lui apprendre quelques mots d'Anglais (sans la prononciation) ce qui donnait lieu, outre à des fou-rires, à un anglais tel que celui parlé par Arafat, que personne ne connaissait encore. Quant à mon père, il apprit à David quelques locutions patoisantes qu'il prenait soin de présenter comme le français parlé couramment, voire élégamment... en lui laissant croire qu'il s'agissait de langage châtié...

David fut un cobaye mais devint vite un maître.

Les lettres anglaises

Il y avait dû y avoir des échanges épistolaires précédant la rencontre. Je n'ai qu'un souvenir confus de ces derniers, sinon que j'écrivais en Anglais et que David me répondait aussi en Anglais. De la même manière, fût-ce en France ou en Angleterre, j'ai toujours parlé anglais et David a toujours conversé... en Anglais.

Je puis cependant reconstituer la teneur de ces échanges de lettres, modélisés dans des petites annonces scolaires que les enseignants nous faisaient passer où figuraient des dizaines d'adresses de « pen-friends » anglophones, de l'Ecosse à l'Australie en passant par la Nouvelle Zélande, voire les Indes.

Des photographies accompagnaient parfois l'adresse et nous nous précipitions alors vers ces adresses accompagnées de photos de filles, pour initier des échanges épistolaires sans suite, répétitifs dès le second courrier.

Il y avait eu entre nous, rendus obligatoires par les

termes mêmes du contrat d'échanges, un ou deux de ces courriers où j'avais appris son âge, sa taille, son poids, les membres de sa famille, ses hobbies (dont le cricket). J'avais répondu de même, impressionné par ce terme de « cricket » qui n'évoquait pour moi que des représentations vagues (nous n'avions pas la télévision, ni même le téléphone...) en mentionnant qu'un de mes hobbies préférés était la lecture. Il y aurait par la suite, je m'en rendrais compte plus tard, comme une faille révélatrice entre ces deux garçons que nous étions, l'un introverti et fort peu sportif et l'autre plus exubérant peut-être, du moins plus sportif. Sans doute un second échange de courrier eut lieu, précisant certaines données : j'avais un chien..., mes camarades se nommaient... mon professeur d'anglais était (M. Pion ou M... Minelli) etc, C'était comme un sorte de guide préparatoire à la rencontre, comme pour mieux baliser le terrain en levant, sinon les inquiétudes ou les incertitudes les plus évidentes, du moins donnant les bases du premier contact : au moins on aurait des sujets sur lesquels échanger, lui ne parlant absolument pas français, et moi, à ce moment de nos échanges, pratiquement pas anglais. On verra plus loin ce qu'il apprit du français..., qu'il continue à ne pas parler bien qu'il en comprenne l'essentiel.

Imprévu désastreux

Le séjour commença pour lui par un désastre. Arrivé un soir, il avait, sans trop discuter avalé quelque potage cuisiné par ma mère et on lui avait vite montré la chambre où il coucherait, en l'occurrence dans la chambre commune avec mon frère, dans l'un des lits jumeaux, le frangin ayant été, pour le séjour, mis au canapé du salon-salle à manger, ce dont, par ailleurs je me souciais fort peu.

Premier point, la surprise de ma mère devant les vêtements et les chaussures de David : pantalon noir forme tuyau de poêle, chaussures immenses (il chaussait au moins du 45/46) chemise bicolore à col fantaisie... tout de la tenue british du jeune rocker. Une valise contenait son linge de rechange et ma mère, bonne âme, avait prévu de passer à la lessive celui qu'il portait.

C'est là que se produisit le désastre. Je n'ai personnellement pas assisté à cette scène qui eut lieu le premier matin (j'étais au lycée) mais les deux

protagonistes me l'ont (chacun de leur côté et jamais ensemble) raconté de si nombreuses fois que je puis l'imaginer sans problème.

Ma mère regarde la pendule : il est déjà onze heures du matin et nous déjeunons plutôt à 11h 30 qu'à midi, vieille habitude du retour de « poste » de mon père... Inquiète de ne pas avoir vu David se lever, elle monte à l'étage dans l'idée de le réveiller. Elle toque à la porte et l'entend lui parler (sans doute un « come in »).

Elle entre et David, apparemment bien réveillé, semble ne pas vouloir quitter le lit.

Il a l'air très embarrassé et ma mère, sans recours à l'anglais ni au français, comprend là ce que toute mère aurait compris : le grand enfant, trop fatigué pour se lever, se trouvant dans un lieu inconnu et qui plus est loin des toilettes, avait uriné au lit, noyant à la fois les draps et son pyjama... Mort de honte, c'est ainsi qu'il me le raconta plus tard. Ma mère su réagir parfaitement : elle dédramatisa la situation, lava les linges souillés, ne parla de cette affaire à personne, mais établit avec David un lien que lui même, des années plus tard, qualifiait de maternel.

Son amour de la France a-t-il commencé là ? Dans ces circonstances si particulières ? Toujours est-il que cet incident, mineur en apparence mais fort traumatisant pour celui qui le subit fut à l'origine d'une forme de confiance qui permit à toutes les autres relations de s'établir.

Les « coups »

Pour bien cerner ce que furent les deux séjours qu'il passa parmi nous, je m'efforcerai de le narrer à travers ce que, dans la famille, on avait pris coutume de nommer les « coups » (au sens de « faire un bon coup »).

La famille se réunissait quand annuellement nous retrouvions les deux sœurs de ma mère, Germaine (de Limoges) et Luce (de Monaco), soit que nous allions chez elles soit qu'elles viennent chez nous. Les réunions de famille donc, étaient propices à l'évocation de ces « coups », c'est-à-dire quelque incident de parcours de la vie courante, quelque manquement ou petite mésaventure que le recul rendait drôle et moins dramatique.

Qu'est-ce qu'un coup ? L'un des plus célèbres restait sans conteste, devant même celui « du Jean-Pierre oublié sur la place de l'église », celui du « Marsala » : nous arrivions en vacances à Monaco chez mon oncle Louis et ma tante Luce, après plus de